Document generated on 04/29/2024 7:04 p.m.

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

L'université, riche de la littérature de jeunesse

Hélène Guy

Volume 20, Number 3, Winter 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/12325ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Guy, H. (1998). L'université, riche de la littérature de jeunesse. *Lurelu*, *20*(3), 67–71.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'UNIVERSITÉ, riche de la littérature de jeunesse

présenté par Hélène Guy

Pendant que le Certificat en littérature de jeunesse de l'UQAM est mis à la rue au milieu des sans-abri, coin Berri–Ste-Catherine, l'UQTR réitère sa volonté d'abriter la littérature de jeunesse. Non seulement elle redonne souffle à son certificat, mais elle intègre de nouvelles avenues en littérature de jeunesse dans ses programmes en études littéraires à tous les cycles universitaires, de même qu'en formation continue.

Une ère de changement s'amorce enfin en littérature de jeunesse dans au moins une de nos universités québécoises, comme vous le constaterez en lisant les témoignages de six personnes qui s'engagent réellement à l'Université du Québec à Trois-Rivières dans ce domaine en pleine expansion. Il s'agit, dans l'ordre des textes, de Lucie Guillemette, directrice des études avancées, d'Anne-Marie Aubin, chargée de cours en littérature de jeunesse, de Nathalie Ferraris, étudiante à la maîtrise en études littéraires, de Lucie Jeffrey, étudiante en propédeutique en études littéraires, de Chantal Cormier, étudiante au Certificat en littérature de jeunesse et de Francine Marcouiller, vice-présidente du Regroupement des bibliothèques publiques Mauricie–Centre-du-Québec.

Avant de leur céder la parole, je dois mentionner que ce dossier, ou plutôt ce credo sur la littérature de jeunesse, n'aurait jamais pu être écrit et publié s'il n'y avait eu tous ces missionnaires de la première heure qui ont travaillé à introduire à petite dose la littérature de jeunesse dans nos universités et à en faire une priorité. Je voudrais saluer ici la professeure Louisette Bergeron, décédée il y a un peu plus de deux ans, dont l'esprit énergise encore le personnel enseignant de l'UQTR. Ajoutons aussi l'équipe de la dernière heure de l'UQAM qui a tenté sans résultat de maintenir en vie le Certificat en littérature de jeunesse : Dominique Demers, Raymond Plante, Manon Richer et moi-même! Et nous n'étions pas que quatre dans cette longue lutte... Remercions aussi les pionnières et pionniers qui ont étudié et travaillé dans nos universités, autant dans les programmes en éducation qu'en littérature, et qui aujourd'hui vont se reconnaître dans ces lignes, car leur enthousiasme pour la littérature de jeunesse, malgré les embûches perpétuelles semées sur leur parcours, est encore indéfectible.

Pourquoi écrire un article sur un tel sujet? La disparition du Certificat en littérature de jeunesse de l'UQAM a découragé bien des gens, surtout ceux qui connaissent mal nos universités, qui croient que la discipline s'est éteinte parce qu'elle n'a pas de place au sein de la «grande littérature», et qui ignorent totalement que les programmes et les disciplines se gèrent — ou se digèrent — au même titre que des denrées périssables. En clair, toutes les raisons administratives sont efficaces pour fermer un programme : ressources humaines et matérielles insuffisantes, clientèles décroissantes, révision de programmes, rationalisation des dépenses, en fait, les paramètres du marché s'appliquent ici autant qu'ailleurs. Fait étrange toutefois, ces mêmes paramètres administratifs, vus sous un autre angle, s'articulent plutôt bien à l'UQTR : augmentation des ressources humaines et matérielles en littérature de jeunesse, maintien et recrutement de clientèles à tous les cycles universitaires, de même qu'en formation continue, etc. Tout est une question d'attitude : pendant que des entreprises importantes ferment leurs portes, d'autres, nouvelles ou mieux adaptées, sont en pleine expansion. Ces dernières génèrent des profits qui se traduisent à la fois par un apport financier, des projets rassembleurs et une cohésion forte au sein des personnels et de la population étudiante.

Pourquoi parler de l'UQTR? Actuellement, c'est la seule université qui offre un programme en littérature de jeunesse. Puisque le feu sacré ne s'éteindra jamais en littérature de jeunesse, comme vous le constaterez à la lecture des textes qui suivent, le Département de français de l'UQTR a décidé d'être proactif dans ce domaine jeune et dynamique. L'UQTR s'est dit : aussi bien ajouter quelques brindilles sur la flamme vacillante des programmes d'enseignement et de recherche puisque cette nouvelle discipline puise sa force à la base de la pyramide. S'enrichir de la littérature de jeunesse sous son propre toit, voilà l'enjeu!

H.G.

Légitimité de la littérature jeunesse

D'une façon générale, on estime que la littérature de jeunesse a acquis ses lettres de noblesse il y a une trentaine d'années. Lus, interprétés, enseignés et diffusés, les ouvrages destinés à un public dit de jeunesse sont considérés aujourd'hui par maints spécialistes de la question comme une littérature dont le statut d'objet dans les programmes d'études universitaires n'est plus à démontrer[1]. Loin de se réduire à une forme marginale d'écriture, comme on pouvait le postuler dans l'édition de l'Encyclopédie de la Pléiade en 1958, la littérature de jeunesse livre un matériau riche, susceptible d'être décrit et analysé à partir d'outils utilisés dans le champ des études littéraires[2]. En vertu des contenus qu'ils proposent et des mécanismes de représentation qu'ils articulent, les textes de jeunesse ne peuvent plus constituer l'apanage d'une littérature populaire, valorisée ici de façon négative. Déjà soumis à une lecture fondée sur des approches qui réunissent plusieurs disciplines, pareil corpus doit occuper la place qui lui revient dans les programmes d'études supérieures en littérature[3]. À l'heure du décloisonnement disciplinaire dans les domaines de la recherche universitaire, nul doute que «le territoire de la littérature de jeunesse» parvient à s'esquisser sur la carte des programmes de littérature aux savoirs toujours renouvelés.

Nombreuses sont les pistes de recherche en effet qui méritent d'être explorées dans le domaine des écrits pour la jeunesse. Les approches développées en littérature depuis une quinzaine d'années, tout particulièrement, rendent compte de la spécificité (la littérarité, diraient les formalistes) de la littérature de jeunesse, celle-là même qui fut réduite pourtant longtemps à «une sous ou une para-littérature» (Escarpit et Vagné-Lebas, p. 43). Pensons notamment aux approches du féminisme littéraire qui, avec les instruments de lecture qu'elles proposent, permettent de déconstruire les stéréotypes culturels véhiculés par une pensée définie comme patriarcale. Dans le domaine de la littéra-

ture pour enfants et adolescents, les concepts féministes, issus eux-mêmes d'un champ de recherche pluridisciplinaire, donnent lieu au développement de méthodologies adaptées à l'objet[4]. Ils permettent en fait d'étudier la représentation du genre féminin et de situer les textes dans une filiation particulière : Rosalie, dans le roman de Ginette Anfousse, est posée comme un personnage qui se raconte et se dit sous la forme de la première personne. Comme l'a déjà stipulé le discours critique, le «je» enfantin renvoie à une instance narrative en mesure de s'autoreprésenter[5]. La fillette, qui valorise l'expérience de la réalité au détriment des discours figés et parfois moralisateurs des adultes de son entourage, se présente en effet comme une héroïne davantage émancipée des diktats parentaux que la Sophie des Petites filles modèles. Bien des romans classiques écrits par des femmes mettent en scène des personnages féminins en rupture avec les poncifs traditionnels selon lesquels la femme (la fille) est un être subalterne et soumis. On se souviendra de la rebelle Jo March dans le texte de Louisa May Alcott. Suivant une lecture féministe fondée sur le principe d'égalité entre les sexes, l'héroïne de Little Women, qui souhaite ardemment devenir écrivaine, incarne à bien des égards la tension établie entre le monde du privé (personal) et celui du public (political). Comme ces exemples tentent de l'illustrer, la mise à contribution des théories littéraires actuelles, rendue possible par un matériau littéraire des plus féconds, traduit la pertinence de la littérature de jeunesse dans les programmes d'études supérieures.

Lucie Guillemette, professeure
Directrice des études avancées
(études littéraires)
Département de français, UQTR

Un domaine passionnant

C'était en 1993. Une animatrice, qui se passionnait pour la littérature jeunesse et l'imaginaire, s'inquiéta sérieusement au contact des enfants et de leurs lectures. Elle décida alors d'étudier le phénomène à l'université et en fit son sujet de mémoire de maîtrise. Elle choisit l'UQAM : cette université avait lancé le Certificat en littérature de jeunesse, il devait y fourmiller quantité de projets, de recherches...? Elle fut déçue.

Ses temps libres passaient à la lecture des nombreux manuscrits destinés aux collections jeunesse des Éditions Québec/Amérique. Puis, à l'occasion, elle donnait une charge de cours aux certificats en littérature de jeunesse à l'UQAM ou à l'UQTR. Son contact avec les étudiants et étudiantes du certificat a enrichi sa réflexion sur l'imaginaire mais n'a pas diminué ses inquiétudes. Il sembla nécessaire et urgent qu'à propos de la littérature de jeunesse, un lieu de réflexion s'organise à l'université.

Si depuis une ou deux décennies les éditeurs publient de plus en plus de livres jeunesse, si les libraires s'efforcent de les vendre, il est temps de se pencher sur ce phénomène à croissance si rapide, phénomène commercial, littéraire, social...

Inscrite au groupe de recherche de Julia Bettinotti, elle put réfléchir sur la place de la littérature de jeunesse dans la littérature de masse. Puis un cours avec Brenda Dunn Lardeau sur la littérature médiévale permettra de donner une direction à ce mémoire. Le merveilleux s'est modernisé... allons voir comment?

Deux années de recherches passionnantes dirigées par Brenda Dunn Lardeau, nourries par l'enseignement, l'édition, l'animation, la création... L'imaginaire comme nourriture intellectuelle pour survivre à notre fin de siècle! L'imaginaire à l'image de notre siècle!

Une fois ses études terminées, revenue sur terre, elle s'est demandé si elle n'avait pas imaginé tout cela? Elle côtoie tous les jours des centaines de jeunes, se passionne autant pour l'imaginaire et s'inquiète toujours autant!

Anne-Marie Aubin
Chargée de cours, UQTR

Des ressources nécessaires

Il était une fois, dans une grande forêt nommée Université, une jeune fille qui s'appelait Nathalie et qui souhaitait de tout cœur compléter une maîtrise en littérature de jeunesse, cette nouvelle branche de la littérature à laquelle elle avait pris goût lors de cours suivis au baccalauréat. Mais, malheureusement pour elle, il n'existait à Université aucune ressource compétente pour l'appuyer dans sa démarche et pour l'encadrer dans la réalisation de son projet. Que voulez-vous! Il existe comme ça des institutions qui jugent ce qui est considérable de ce qui ne l'est pas, et certaines d'entre elles avaient décidé que le domaine auquel s'intéressait Nathalie n'était que paralittéraire, donc pas assez important pour qu'elle s'y attarde. Stupéfaite, la jeune fille n'y comprenait rien. «Pourquoi dit-on de la littérature de jeunesse qu'elle est paralittéraire? Il n'y a pas de para-enfants, de para-adolescents, ni de para-jeunes, se disait-elle. Et pourquoi l'Europe et les États-Unis accordent-ils une place de choix à la littérature de jeunesse alors qu'ici on la regarde de haut?» Ah! Plusieurs questions demeuraient sans réponse! Cependant, rien ne pouvait arrêter Nathalie. Décidée à poursuivre son rêve, elle choisit, en plus d'une directrice, pour répondre aux normes d'Université, une codirectrice qui possédait un doctorat en littérature de jeunesse, ce fameux papier nécessaire pour exercer un emploi convenable. Mais, comble du malheur! cette personne, n'occupant pas de poste permanent au sein d'Université et étant réduite au statut de chargée de cours, avait peu de temps et d'énergie à consacrer à Nathalie qui devenait, inutile de le dire, de plus en plus désespérée... Or, un beau jour d'automne, les problèmes de Nathalie se résolurent. En effet, Université, qui se voulait plus ouverte aux nouveaux domaines d'études que ses compagnes forêts, venait d'ouvrir la voie à une nouvelle ressource détentrice du fameux passeport, et à la fois compétente et disponible pour Nathalie. «Enfin, se dit toute joyeuse cette dernière, je pourrai désormais accomplir mon travail!» Et c'est à partir de ce jour-là que la jeune fille décida d'aider tous ceux qui, comme elle, éprouveraient de la difficulté à faire connaître, admettre et conserver la littérature de jeunesse au sein de toutes les grandes forêts!

Nathalie Ferraris
Étudiante à la maîtrise
en études littéraires, UQTR

Des œuvres de qualité

La popularité de la littérature québécoise pour enfants est indéniable. Son essor fulgurant des dernières années est le reflet d'un dynamisme certain parmi les différents intervenants du monde de l'éducation, de l'animation et de l'édition. Mais, bien sûr, cette vitalité serait absente si, également, des productions littéraires de qualité étaient absentes.

Aujourd'hui, la littérature pour enfants fait de plus en plus l'objet d'études et de recherches dans différentes universités du monde entier. Cependant, il existe encore trop de snobisme de la part d'une certaine élite universitaire qui lui accorde une importance moindre. Tous les programmes universitaires en études littéraires se devraient d'inclure, dans leurs cours obligatoires, l'étude de genres littéraires s'adressant aux enfants, afin de donner à la clientèle adulte une véritable vue d'ensemble de ce qui se fait dans le monde de la littérature. Par l'étude des qualités esthétiques et littéraires de ces œuvres, les étudiants et étudiantes pourraient élargir leurs champs de compétence et développer un jugement critique pertinent. Les vrais passionnés de littérature devraient être en mesure d'apprécier des œuvres de qualité s'adressant à différents publics...

Qu'on se le tienne pour dit, il n'y a aucune différence entre la littérature destinée aux enfants et celle s'adressant aux adultes! De la littérature, c'est de la littérature! Il y en a de l'excellente, de la bonne et de la médiocre. Peu importe le public auquel on s'adresse, la littérature doit offrir aux lecteurs et aux lectrices des œuvres de qualité supérieure. Et l'enseignement universitaire peut jouer un rôle essentiel dans le développement optimal de la littérature s'adressant à nos tout-petits. Les enfants sont-ils moins importants que les adultes? Non? Alors, que nos grandes universités n'aient pas peur d'entrer dans le monde des petits!

Lucie Jeffrey
Étudiante en propédeutique à la maîtrise en études littéraires, UQTR

Un domaine de plus en plus varié

Depuis quelques années, la littérature de jeunesse se diversifie, s'enrichit, si bien que nous retrouvons un éventail de livres touchant la clientèle de zéro à douze ans. À la maternelle, le rôle de l'enseignante est de développer le goût à la lecture en faisant découvrir l'écrit dans une ambiance heureuse où le mot «plaisir» prend tout son sens. Pour cette raison, il est essentiel de raconter des histoires variées et de qualité, qui sauront stimuler l'intérêt des enfants. L'enseignante face à ce défi peut se retrouver dépourvue de connaissances et d'idées.

De la vanité d'une maternité partagée

«À travers l'immense et compliqué palimpseste de la mémoire» (Baudelaire), que me reste-t-il des premières années de *Lurelu*, de ce moment magique de la naissance d'une feuille de chou qui deviendrait une vraie revue qu'on achète à la Maison de la presse internationale?

Une feuille de chou? Non.

Lurelu était une «société à but non lucratif» comme l'appelait son généreux fondateur, Serge Wilson; non lucratif étant ici un joyeux euphémisme. Car ce sont les subventions gouvernementales mais surtout le bénévolat et le dynamisme de toute une équipe qui ont permis à la revue *Lurelu* de devenir ce qu'elle est maintenant. On connaît tous les périls liés au travail volontaire. Comment un bulletin d'information de 16 pages, d'une seule couleur, s'est-il transformé fin 1997 en un numéro record de 72 pages à couverture glacée, toute en couleurs? Je renvoie les lecteurs à «*Lurelu*, une multinationale» (vol. 8, n° 1) où un texte de mon ami Soulières les fera «pleurer» au sujet de nos conditions de travail de l'époque. Non, nous n'étions pas syndiqués?

Je me souviens particulièrement de cette longue séance de remue-méninges (était-ce dans le salon de Marie-Jeanne Robin?) pour trouver le titre de la revue. Tellement de circonvolutions, de rires et d'ardeur que personne aujourd'hui, j'en suis sûre, ne peut revendiquer de droit d'auteur là-dessus. C'était donc ça, un travail d'équipe! Alors oui, j'embarquais, les yeux fermés. C'est ainsi que j'ai appris à travers les métiers d'éditeur, d'auteur, de réviseur, de concepteur celui de créateur. J'ai aussi appris à vivre en différé. Je me souviens d'un dossier sur Noël dans la littérature de jeunesse, rédigé dans les canicules de juillet dans un chalet loué. Ma petite fille de deux ans ne comprenait certes pas à quoi je passais mes vacances. Comment voulez-vous ressentir l'ambiance de Noël quand le thermomètre indique 35° C?

Bien qu'ayant agi plusieurs années à titre d'adjointe à la direction, c'est plutôt comme responsable de la chronique «M'as-tu vu, m'as-tu lu?» et comme critique que mon engagement était le plus significatif. Je me rappelle l'éclat de Denise Houle qui avait déchiré sa carte de membre de Communication-Jeunesse après un compte rendu négatif que j'avais rédigé à propos de son livre *Lune de neige*. Il faut dire qu'à l'époque *Lurelu* était étroitement liée à Communication-Jeunesse. Cette réaction avait été la première d'une série d'affrontements entre les auteurs et les signataires de critiques. J'y voyais là le pouvoir de la critique et l'immense fragilité de l'ego des écrivains. Comment dénigrer une œuvre sans démolir une personne? Comment rester honnête, ne pas tomber dans la démagogie? *Lurelu* voulait faire la promotion de la littérature d'ici, mais ses lecteurs trouvaient l'équipe de collaborateurs trop gentils. Gros dilemme! J'appris donc à développer mon sens critique avec les années de lecture mais mon sens diplomatique, lui, fait toujours défaut. Si j'ai gardé de bons amis de cette période et si je collabore toujours à *Lurelu* après vingt ans, c'est que la transparence ne m'a jamais trompée.

Des nombreuses coquilles inévitables, je retiens compagne d'abonnement (vol. 2, n° 3) et les deux « l » coupés de ma copine Michelle Provost. Quant aux référents linguistiques, *Lurelu* a très vite adopté la féminisation des titres. Il faut dire que l'équipe a toujours été composée en grande majorité de femmes malgré la présence d'une seule femme à sa direction pour quatre directeurs. M'enfin...

Au printemps 1979, *Lurelu* comptait plus de 5000 abonnés. La revue était gratuite, c'était L'année internationale de l'enfant et j'ai accouché de mon unique fille cette année-là. Cette autre fille que j'ai mise au monde avec tant d'autres personnes aura combien d'abonnés en l'an 2000? Combien coûtera-t-elle? Peu importe. Elle vivra car elle sert bien la littérature de jeunesse québécoise. Tout simplement.

Mes salutations les plus élogieuses, malgré leur disparition, à deux collaborateurs adorables : Claude Poirier, mon Tintin à moi, et Yves Beauchesne, mon camarade.

Ginette Guindon, bibliothécaire, collaboratrice depuis le premier numéro

Elle ne sait pas comment s'y retrouver parmi toutes les publications, ni comment les exploiter pour en retirer le maximum. Pour moi, le Certificat en littérature de jeunesse comble cette lacune. Il devient un complément à ma formation d'enseignante pour plusieurs raisons. D'abord, les méthodes d'analyse que je me suis appropriées me permettent d'évaluer rapidement la qualité des livres pour la jeunesse. Je peux donc effectuer des sélections en sachant pourquoi et comment je le fais. Il me permet aussi d'acquérir des connaissances essentielles qui serviront, entre autres, à planifier l'animation des livres dans ma classe. Enfin, lors des échanges à l'université, les approches tantôt littéraires, tantôt pédagogiques complètent et enrichissent nos discussions, de même que les rencontres avec des illustrateurs, des éditeurs ou des écrivains. Le plus important, selon moi, c'est que ce certificat, en étant près de la réalité de l'enseignement, est adapté aux besoins des personnes travaillant auprès des enfants. Il m'aide autant dans ma vie d'étudiante que dans ma vie d'enseignante et de parent à transmettre le goût de lire et surtout le plaisir de lire avec les jeunes.

Chantal Cormier
Enseignante à la maternelle
Étudiante au Certificat en littérature de jeunesse, UQTR

Faire lire

Dans le contexte actuel, nous parlons tous des nécessités de concertation entre les secteurs municipaux et scolaires, notamment pour ce qui est des bibliothèques. Qui dit bibliothèques pour ces secteurs dit aussi littérature de jeunesse, puisque les enfants de moins de douze ans constituent environ 30 % de la clientèle des bibliothèques publiques.

Évidemment, le rôle de la bibliothèque en milieu scolaire est plutôt d'ordre éducatif, et les différences de fonctionnement entre les deux milieux sont nombreuses. Qu'on ne prenne pour comparaison que le nombre d'exemplaires d'un même ouvrage que l'une et l'autre des institutions se doit d'acquérir.

Cependant, il faut aussi regarder les rapprochements possibles et le but commun qui est de faire lire, et de faire lire des documents de qualité; d'amorcer une évolution en matière d'habitudes de lecture.

Une formation complémentaire pour les professionnels des deux milieux respectifs est bien souvent, sinon une nécessité, du moins un avantage afin de bien remplir ce mandat. Et c'est là qu'intervient un programme de formation en littérature de jeunesse car il permet l'établissement d'échanges de collaboration entre ces professionnels de la lecture.

En Mauricie, les bibliothèques publiques ont établi des ententes permettant une meilleure diffusion du livre jeunesse, entre autres une tournée d'ateliers effectuée en bibliothèques publiques. Ces ateliers s'adressaient tant aux parents qu'aux éducateurs en garderie et aux enseignants du primaire sur le choix des livres pour enfants et sur la façon de les faire apprécier. Dans la foulée de cette entente, des ateliers de formation donnés au personnel de nos bibliothèques par des professeurs en littérature jeunesse auront vraisemblablement lieu en 1998.

L'Université du Québec à Trois-Rivières a permis, en littérature jeunesse, l'émergence de personnes-ressources possédant une grande expertise leur permettant de combiner la recherche technique et pratique. En effet, plusieurs d'entre elles sont des gens de terrain qui, en plus d'assurer une crédibilité intellectuelle à nos activités, comprennent bien les besoins du milieu et des clientèles qui le composent.

Ce ne sont que des exemples d'apport commun et de concertation entre le milieu des bibliothèques publiques, scolaires et l'Université. D'autres projets sont en gestation et devraient permettre des initiatives consolidant ce réseau.

Francine Marcouiller, M.B.S.I.
Responsable de la bibliothèque publique de Cap-de-la-Madeleine
Vice-prés., Regroupement des bibliothèques Mauricie–Centre-du-Québec

Sous le même toit que la «grande littérature»!

À la lecture de ces voix plurielles, des constantes se dégagent : les étudiantes et étudiants en littérature de jeunesse veulent des cours, des programmes, de l'encadrement en enseignement et en recherche, en somme, une reconnaissance de ce qu'ils feront de toute façon! Et c'est là que se situe le véritable enjeu : les différentes clientèles étudiantes ne se demandent plus depuis longtemps si la littérature de jeunesse est légitimée ou non, si les livres ont des portées vraiment littéraires ou si les jeunes vivent comme des êtres de seconde zone. Non! Ils veulent aller de l'avant partout, autant dans nos universités que dans leurs

Fanibulle
Animation en littérature jeunesse
Pour les enfants de 3 à 12 ans
Bibliothèque, école
centre culturel, garderie
Fernande LeFebvre, animatrice
(514) 446-5025

DES NOUVELLES PAR DES JEUNES POUR DES JEUNES!

Sélection de Communication-Jeunesse

- **Commandes: Michel Lavoie, (819) 771-7131, poste 325**

écoles primaires et secondaires, dans leurs bibliothèques publiques et scolaires, dans leurs librairies accréditées et commerciales, dans leurs services de garde comme dans leur propre famille, éclatée ou non!

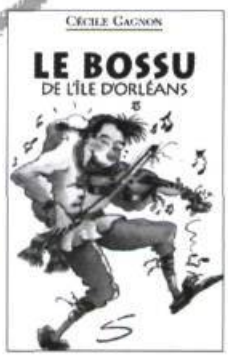
Dans le même souffle, au sein de nos universités, particulièrement dans les départements de littérature et d'éducation, bien des professeur(e)s et des chargé(e)s de cours veulent continuer à aborder la littérature de jeunesse dans leurs classes et leurs groupes de recherche. C'est dans cette optique que va de l'avant l'UQTR, devenant chef de file au Québec et acteur principal dans les milieux universitaires internationaux.

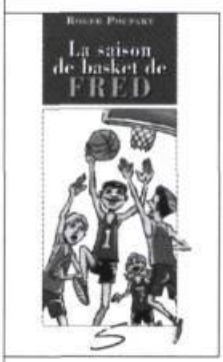
Hélène Guy
Professeure au
Département de français, UQTR

Notes

1. Voir à ce sujet l'ouvrage collectif de D. Escarpit et de M. Vagné-Lebas, *La littérature d'enfance et de jeunesse*. État des lieux, Paris, Hachette jeunesse, 1988, p. 19-49. Les auteures examinent différentes approches issues de disciplines telles la littérature, la philosophie, la psychologie, la psychanalyse, l'anthropologie, la sociologie, les sciences de l'éducation, etc. Toujours selon Escarpit et Vagné-Lebas, ces approches permettent d'appréhender sous plusieurs angles la littérature d'enfance et de la jeunesse posée comme objet d'étude. Il convient de préciser que l'Université du Québec à Trois-Rivières offre un certificat en littérature de jeunesse.
2. Une rubrique est consacrée à la littérature de jeunesse sous la section «Littératures marginales» dans l'*Encyclopédie de la Pléiade* en 1958.
3. Depuis quelques années, un nombre croissant d'étudiants inscrivent un sujet de recherche en littérature de jeunesse à l'intérieur du programme de la maîtrise en études littéraires au Département de français de l'Université du Québec à Trois-Rivières.
4. Faut-il le rappeler, le champ des études féministes se définit comme pluridisciplinaire.
5. Suzanne Pouliot se réfère au concept de l'autoreprésentation pour rendre compte des formes narratives et de leur signification dans une étude des romans de Ginette Anfousse («Jiji et Rosalie : héroïnes modernes» dans *Écriture féminine et littérature de jeunesse*, sous la direction de Jean Perrot et Véronique Hadengue, Paris, La Nacelle, 1995, p. 159-167). Le concept est emprunté à Janet M. Paterson (*Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990).

Des livres nommés **plaisir**





SOULIÈRES ÉDITEUR

Le plaisir!
Uniquement le plaisir, totalement, passionnément... à chaque livre!

ILLUSTRATION : CAROLINE MEROLA

SOULIÈRES ÉDITEUR
CASE POSTALE 36563 – 598, RUE VICTORIA, SAINT-LAMBERT (QUÉBEC) J4P 3S8
TÉLÉPHONE : (514) 465-2968 • TÉLÉCOPIEUR : (514) 465-5828